

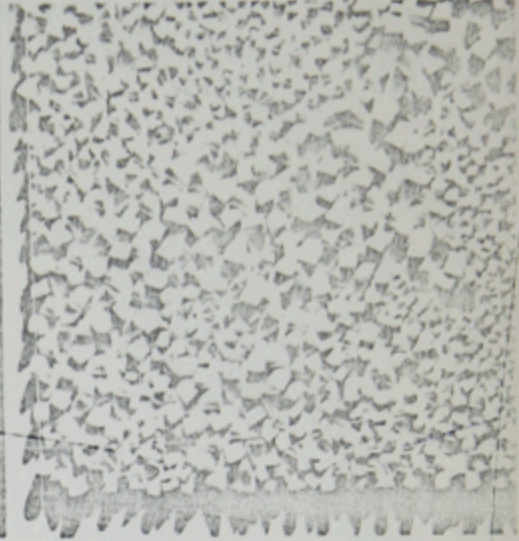


SERGIO CAMARGO

UN SCULPTEUR QUI CHERCHE



J'ai stylisé mes bustes.



Finalement, j'ai hérissé mes surfaces de pointes agencées irrégulièrement comme des vibrations.

SERGIO CAMARGO est Brésilien. C'est à Paris qu'il prit goût à la sculpture à l'école d'un ancien comme Brancusi, notamment. Il était venu dans la capitale française pour apprendre la philosophie. Il avait alors dix-huit ans. Il est retourné au Brésil pour y travailler. Aujourd'hui, il s'est à nouveau installé en France. C'est dans son atelier de la région parisienne que je l'ai rencontré.

— Pourquoi êtes-vous venu à Paris ?

— C'est ici que j'ai pris goût à la sculpture. C'est ici également que l'émulation artistique est la plus importante. Pourtant, il est vrai, c'est à New York que le marché des arts est le plus vivant. Mais ce n'est pas le principal.

— Dans votre sculpture, quelle est l'influence du Brésil ?

— Vous avez remarqué que je cherchais dans mon travail la simplicité et que j'évitais l'emploi des couleurs. C'est seulement ici que je me suis aperçu que c'était dû à mon origine brésilienne. Le Brésil est en effet un pays plat, sans relief. Les couleurs sont pratiquement inexistantes, contrairement à ce que peut croire un Européen. A Rio, par exemple, il y a deux couleurs : le bleu de la mer et le vert de la forêt. Deux couleurs qui se rejoignent. Entre, il n'y a rien sinon des vibrations, des scintillements dus au soleil, à la chaleur, à l'évaporation. C'est cette étrange atmosphère que j'ai toujours é cherché à recréer dans mes ouvrages.

— Voulez-vous me montrer tout ce que vous avez fait jusqu'à présent ?

— J'ai commencé comme tout le monde par faire des

bustes. J'ai vite été insatisfait. De plus en plus, j'ai cherché à simplifier les formes, à les styliser en somme. J'ai cherché à harmoniser de plus en plus les courbes et les lignes du corps jusqu'à finalement réduire mes travaux aux directions mêmes de l'objet représenté. Mais c'était une position intellectuelle plutôt qu'une authentique attitude d'artiste. Mes sculptures étaient théoriquement parfaites, mais il leur manquait l'essentiel, à savoir l'émotion. J'en étais là à la fin de mon séjour au Brésil. Je suis revenu en France. Pendant un an, je n'ai pas travaillé faute d'atelier. J'ai eu le loisir de faire le bilan de mon travail passé et de tracer les lignes de ce que je devais faire à l'avenir. Pour rompre la trop parfaite harmonie de mes ouvrages, j'ai commencé par déchiqueter les surfaces de mes nouvelles sculptures. Après quoi, j'ai cassé l'ordre des volumes cherchant à leur donner un mouvement qui soit en rapport avec les lignes naturelles. De nombreux amis m'ont dit que mes travaux pouvaient ressembler à des coraux ou à des cactus. Ces références me gênaient. J'ai été encore plus loin dans le sens de mes recherches. J'ai commencé à hérissier mes surfaces de pointes bien ordonnées selon des directions régulières. Et peu à peu j'en suis venu à orienter différemment mes pointes pour échapper à la régularité. Sinon, je serais retombé dans la même impasse que lors de mon dernier séjour au Brésil.

— Mais pourquoi tout cela ?

— Je voudrais communiquer avec le public, non point de façon banale par la beauté ou la curiosité, mais en créant un courant d'échanges émotionnels basé sur des sortes de vibrations, un peu comme dans la musique.